

La part



La maison des archéologues à El Kab, où se tient Pierre Gilbert dans « Pause » en 1949 ou en 1951. Photo : Suzanne Gilbert

Première version de « Pause » (Rives, p.14) qui éclaire le rapport au passé très particulier de Pierre Gilbert : « Le passé du pays me devient souvenir. / Les siècles dénoués commencent à s'unir. / Et ce n'est pas en vain. Car tout est à connaître, / Le lointain le présent, pour que l'homme soit maître / D'ouvrir plus de destin. Le lointain, c'est ma part. »

Il a maintenu toute sa vie cette détermination. Il l'interroge, avec une sincérité dont il a fait un poème dans « Passage au Sounion » (-Rives-) : « Ai-je délaissé l'humain pour une absence ? », mais il n'y ferme pas la question.

Ses connaissances historiques étaient impressionnantes : les dessins de son enfance montrent qu'il commença à les rassembler très jeune, et n'arrêta plus de les enrichir. Elles dépassaient de loin son domaine, et s'élargissaient, entre autres, avec profondeur, au monde médiéval. Sa mémoire s'organisait autour de personnalités qu'il aimait décrire et comprendre, au point de donner l'impression de les avoir rencontrées. Il s'était fait, dans l'étendue du temps, comme des amitiés.

Cet attachement aux « gens du passé », qu'il ressentait comme des semblables ou des proches, donnait un profond recul à ses jugements, et le retenait de privilégier son siècle dans l'histoire. Il y était, de ce point de vue, sinon seul, assez isolé. Ceci n'avait rien d'un repli ou d'une distance, car, s'il savait détester (les iconoclastes !), il ne connaissait pas le mépris, et consacra sa vie entière à apporter à ses contemporains le meilleur du passé.

Pause

Un grand filin carré soutient toutes les routes
De notre salle blanche, où je reste aux écoutes.
Devant moi la fenêtre, ouverte sur le Nil,
Encadre tout au loin le nonchalant profil
D'une barque glissant, les ailes étendues,
Entre deux grands ciels bleus, vers des cités perdues.
Je ferme la persienne, où filtre un peu de jour.
J'écris, je lis, je vois. Je centre l'amour
Sur la vie à saisir dans ces villes de sables
Où je fouille aujourd'hui des débris et des fables.
Des siècles incertains et du fleuve profond,
Des remparts, du désert, abondent à mon front
Les messages dardés. Tous veulent que j'entende.
Et j'entends. Mes regards dominant et s'étendent.
Le passé du pays me devient souvenir.
Les siècles dénoués commencent à s'unir.
Et ce n'est pas en vain. Car tout est à connaître,
Le lointain, le présent, pour que l'homme soit maître
D'ouvrir plus de destin. Le lointain, c'est ma part.
Je sors sur la terrasse. Il fait doux. Il est tard.
Le Nil me brûle plus. Il attend ses étoiles
Et la barque au tournant incline ses deux voiles.

Témoignage consterné de la « bruxellisation », il usa, chaque fois qu'il le put, de l'influence que lui apportait sa carrière pour arrêter ou prévenir les démolitions et les altérations d'ensembles anciens de sa ville. Ses interventions n'ont laissé qu'une seule trace documentée (« *Au Sablon : le premier conservatoire menacé de démolition* »), mais nous savons la place qu'elles tenaient dans ses préoccupations.

Il soutenait les progrès de tous les droits humains, mais était déjà très alerté par les atteintes à la nature et aux paysages. Il disait qu'aller marcher sur la lune était « *perdre un rêve argenté pour un désert de cendres* », mais il aimait beaucoup le cinéma, qu'il tenait pour l'art du XX^{ème} siècle.

Les pyramides de Gizeh vues du Caire. Photo : Cécile Piérard, 2009

«Et un jour, au Caire, entre des maisons banales, nous voyons, loin sur les premiers épaulements du désert, trois triangles légers ; quelles sont ces voiles de brume en plein soleil ?

Ce sont elles ! presque transparentes à force d'être imbues de lumière, elles n'ont plus de substance que pour capter l'ombre et le jour. Mais cela suffit à isoler leur forme de l'horizon. Leur forme ! rien ne nous impose autant qu'elle l'impression que la matière est domptée, pliée à un ordre qui la subjugué et qu'elle attendait.(...) Au-dessus des cris, du brouhaha, de la poussière, de la nécessité de rentrer à temps pour le dîner, flottent trois formes seules, sans substrat, divines. Nous ne songeons plus qu'à les rejoindre.»

- *Le classicisme de l'architecture égyptienne* -, p.30.

